

Dans le ciel d'hiver, la voie lactée se morfondait, privée de l'attention des hommes. Il régnait en cette nuit un silence surprenant, pas un chien n'aboyait, comme si le ciel chargé d'étoiles qui pesait sur la terre les eut tous écrasés de sommeil. Seule Irina ne parvenait pas à dormir, tourmentée par la douleur qui lui tenaillait la poitrine, mais elle ne voulait déranger personne, et n'osait quitter son lit de peur que le grincement ne réveillât Iassia. Elle se leva, comme à l'accoutumée, pile à cinq heures du matin. Fit chauffer de l'eau dans la bouilloire, puis délaya du lait maternisé en poudre « Mon Bébé » dans un bocal d'un litre qu'elle laissa sur le dessus brûlant de l'antique chaudière, installée dans un réduit. Du plafond émanait une douce odeur de linge d'enfant, couches et layettes, qu'elle avait étendu la veille au soir et qui déjà était sec.

Avant de quitter la maison, Irina alla embrasser sa fillette de trois mois qui dormait comme une bienheureuse dans un coin de la chambre, petite certes, mais douillette, juste sous l'icône de saint Nicolas. Puis elle entra chez sa mère, et lui murmura : « J'y vais ! », à quoi celle-ci répondit par un hochement de tête avant de tendre la main vers la table de nuit où était posée une lampe.

Au sortir de la cour de devant, Irina se retourna pour contempler la demeure familiale : un pavillon bien entretenu, tout en brique, sans étage, que son père récemment décédé d'une maladie des reins avait bâti de ses propres mains. Une vague lumière s'alluma à l'une des quatre fenêtres de la façade. La mère d'Irina, gémissant et marmonnant, cherchait sous le lit métallique ses vieilles pantoufles éculées. Le treillis du sommier grinçait, mais Irina n'entendait ni ne voyait plus rien de tout cela.

Au début, ils s'étaient chauffés au bois, et quand elle était petite, elle adorait observer la fumée blanche s'échappant dans le ciel. Mais quand ils avaient installé la chaudière, son père avait démonté le poêle. Depuis, la maison était plus vaste, mais la cheminée sur le toit était devenue muette. Ainsi, à présent, par cette sombre matinée d'hiver, le léger nuage montant vers le ciel manquait terriblement au tableau.

La neige crissait sous le pied. Irina se hâta de gagner la route pour ne pas rater la première navette en direction de Kiev, dans laquelle tout le monde se connaissait, et dont tout le monde connaissait le chauffeur, Vassia, et savait notamment que sa femme l'avait quitté. Partie pour un voisin, soudeur de son état, qui était baptiste et par conséquent ne buvait pas.

Les phares du véhicule – deux disques d'un jaune chaleureux –, apparurent sur la route au moment même où Irina venait de faire halte. Le minibus freina, sans qu'elle eût même besoin de lever la main.

Il faisait bon à l'intérieur, chacun était silencieux. Piotr Sergueïevitch, qui travaillait comme vigile sur un chantier de Kiev, dormait carrément, la tête penchée sur l'épaule. Les autres passagers somnolaient plus ou moins. Irina adressa un signe de tête à ceux qui levaient sur elle un regard encore plein de sommeil, et opta pour un siège près de la portière. Sa poitrine était toujours douloureuse, mais elle s'efforçait de n'y prêter aucune attention.

Dans une heure, la navette les débarquerait à côté de la station de métro Jitomirskaïa, et elle n'aurait plus qu'à prendre la première rame en partance pour achever son trajet jusqu'au lieu où elle était attendue et rémunérée.

2

Kiev. Par une nuit d'hiver.

Il est des histoires qui commencent un beau jour et jamais ne s'achèvent. Elles en sont tout bonnement incapables. Parce

que leur commencement engendre des dizaines d'autres histoires indépendantes qui ont chacune leur prolongement. C'est comme le choc d'un gravier contre le pare-brise d'une voiture: au point d'impact se dessine une multitude de lézardes, et à chaque ornière rencontrée sur la route, l'une ou l'autre progresse et s'allonge. Ainsi la présente histoire avait-elle commencé une nuit d'hiver pour se poursuivre jusqu'à ce jour. Mais nous n'en connaissons pour le moment que le début. Le temps que vous la lisiez jusqu'à la fin, son dénouement n'en sera plus que le milieu. Il est impossible de suivre les histoires, une vie n'y suffirait pas. Mais au moins sait-on une chose: par quoi tout a commencé. Là, ça se passait à Kiev, une nuit, au coin de la rue Streletskaïa et du boulevard de Iaroslav, juste à deux pas de l'hôtel Radisson, à cet angle même de rue où, aujourd'hui encore, un inconnu abandonne chaque soir son Hummer rose. À dire vrai, tout commença même dans l'étroit passage subsistant entre ledit Hummer, garé en partie sur le trottoir, et le mur du café Au Bon Rillon ouvert depuis assez peu de temps, un an peut-être, tout au plus.

La nuit était fort avancée, et sur le boulevard de Iaroslav, Edouard Ivanovitch Zarvazine, pharmacien et mycologue distingué, s'en revenait des Portes d'Or, dans un état bien singulier. Il était vêtu comme en automne, d'un long imperméable et d'un chapeau, tandis qu'à ses pieds des bottines vernies à bout pointu luisaient à la lumière des réverbères. Oui! On n'était plus en automne, pourtant, mais bien en hiver, au beau milieu de janvier. Et dans la même lueur de ces mêmes réverbères, tout scintillait, mais surtout la neige et la glace. Edouard Ivanovitch marchait sans se presser, comme s'il n'avait aucun but particulier, sinon se promener par une calme nuit d'hiver toute kievienne, dans les rues désertes de ce qu'on nomme le «centre paisible».

Au même moment, dans la rue Streletskaïa, une jeune femme d'une trentaine d'années se hâtait vers l'angle du boulevard, d'un pas nerveux. Elle portait quant à elle une longue

mais légère pelisse de renard que lui avait offerte deux ans plus tôt, au moment des soldes d'été, un amant oublié depuis. Sous la douce lumière de la lune, sa chevelure dorée brillait d'un éclat délicat, à peine perceptible. Son nez fin et régulier était un peu rougi par le premier gel, à moins que ce ne fût par un début de rhume. Nous préférons cependant nous en tenir à la première cause. Les jolies femmes n'ont jamais de rhume.

Elle s'arrêta un instant devant l'ambassade de Norvège, pour déchiffrer l'écriteau indiquant les heures de dépôt des papiers nécessaires à l'obtention d'un visa. Pourtant elle n'avait nul besoin d'un visa norvégien. Elle était simplement de ces personnes rêveuses qui aiment à lire les noms des rues, des magasins, des cafés et des restaurants, mais qui s'attardent davantage encore devant les affichettes manuscrites du type « Recherche chat perdu ».

Comme elle reprenait son chemin, un homme d'une quarantaine d'années, à l'allure jeune et au physique robuste, portant anorak bleu, jean et baskets marron, traversa la rue Streletskaja à hauteur de l'hôtel Radisson. Son regard fixait la rue avec l'indifférence d'une caméra web. Même l'homme qui marchait à sa rencontre, en chapeau et imperméable, ne semblait éveiller aucun intérêt chez lui. Quand la femme aux cheveux d'or déboucha de derrière le Hummer garé au coin, l'homme au chapeau s'immobilisa. Dans sa main brillait un couteau.

La femme, alertée par l'éclat de la lame, s'arrêta à deux pas de lui et étouffa un cri. L'inconnu à l'anorak bondit en avant : un instant encore, lui semblait-il, et il ne pourrait pas sauver la dame au manteau de fourrure, visiblement morte d'effroi. Paralysée, le dos plaqué au mur, celle-ci n'eut même pas le temps de comprendre ce qui s'était passé : déjà l'homme à l'anorak l'empoignait par la main et l'entraînait derrière lui. Tournant la tête, elle aperçut seulement un corps étendu, inerte, sur le trottoir enneigé entre l'énorme véhicule et la paroi du bistro, et à côté de lui le couteau, qui à présent ne brillait plus. L'autre homme cependant dévalait la chaussée, en direction de la rue

Ivan Franko. Il courait, tirant la femme derrière lui. Il serrait solidement sa main dans la sienne, regardant sans cesse en arrière et la pressant du regard, tandis que ses lèvres muettes formaient le mot: «Allez!» Les hauts talons de ses bottes italiennes la gênaient pour courir. Son manteau déboutonné flottait au vent tel le drapeau de quelque mystérieux pays de l'hiver, tandis que ses yeux reflétaient, comme figé, gelé, un immense étonnement.

3

Aéroport de Borispol. Un matin.

Il se rencontre des gens qui semblent toujours de bonne humeur. Prenons par exemple le maître-chien Dmitri Kovalenko, employé des douanes: il inspectait avec son berger Chamil les rangées de bagages enregistrés, tout en fredonnant une chanson parfaitement inadaptée à cet instant de la journée, la chanson des deux écolières de la télévision: «Tu ne nous rattraperas pas!» Chamil reniflait les valises et les sacs depuis quatre heures du matin. Au début ses yeux brûlaient de zèle et d'excitation, mais après trois heures de travail, l'excitation était retombée. Chamil attendait tout bonnement la fin de sa journée de quadrupède. Ce matin-là, comme par un fait exprès, les passagers aériens se révélaient étonnamment respectueux de la loi. Aucune trace d'odeur de drogue dans leurs bagages. Or le chien avait grande envie de faire plaisir à son maître qui, à voir son regard, ne semblait pas connaître le sens du mot «excitation». Comme il aurait aimé le voir cesser de bâiller!

Mais le maître, en cette matinée, bâillait bien franchement, et ce n'était pas d'ennui. Il n'avait pas eu son content de sommeil la nuit passée. Il était parti au travail alors qu'il se levait seulement de table, après des heures à banqueter. Sa sœur cadette Nadka venait d'avoir vingt-cinq ans, et ils avaient fêté sans retenue l'événement jusqu'aux premières lueurs de

l'aube. Une vingtaine de personnes étaient là, tous parents ou bons amis. Ils avaient bu, mangé, joué au karaoké. C'était d'ailleurs à cause du karaoké qu'il ne parvenait plus à se débarrasser de cette fichue rengaine – « Tu ne nous rattraperas pas! ». « Mais à quoi servez-vous, nom d'un chien?! » se demandait Dima, furieux contre les deux gamines, sans parvenir pour autant à chasser leur ritournelle de sa tête.

Chamil, quant à lui, la truffe humide, continuait de humer les odeurs qui se dégageaient des sacs et des valises, quand soudain une fragrance tout à fait neuve et insolite attira son attention.

Ce curieux parfum émanait d'une petite valise de plastique noir à roulettes. Celle-ci était flambant neuve, et ce détail participait également de l'odeur, cependant il y avait autre chose encore, qui inspirait comme un étrange et pesant sentiment de joie mauvaise. Et Chamil au lieu de se mettre à aboyer avec ardeur, comme d'habitude en pareil cas, se retourna, l'œil perplexe, vers son maître, lequel avait fait halte, lui aussi, mais pour regarder à l'autre bout de la salle des bagages, là où devant le portail ouvert, près du chariot électrique croulant déjà sous les malles, se tenaient les deux bagagistes, Boria et Génia, vêtus de combinaisons vertes. Immobiles, ils bavardaient tranquillement.

Boria, qui arborait de somptueuses moustaches lui descendant jusqu'au bas du menton, lança un coup d'œil en direction du chien et de son maître, figé sur place. Et il se tut pour mieux observer. Son collègue, Génia, lui aussi tourna la tête.

– Il a repéré quelque chose, on dirait! s'exclama Génia.

– Merde! soupira Boris en hochant tristement la tête. Une mallette comme ça, et on pourrait se tourner les pouces jusqu'à la fin de nos jours!

Ils jetèrent chacun leur mégot par terre, et l'écrasèrent sous leurs grosses bottines noires, conformément aux règles de sécurité anti-incendie. Puis ils s'approchèrent de Dima.

– Alors quoi? demanda Boria, le moustachu, au maître-chien. Tu vas encore refiler la prise à tes connards de chefs, pour qu'ils puissent changer leur BMW contre une Lexus?